
Sécheresse, migration, aménagement du territoire en Mauritanie / *Drought, migration and regional development in Mauritania*

Denis Retaillé

Abstract

The drought offers a convenient "explanation" and justification for regional change. However, it is still necessary to be sure that this is automatically accepted by societies. This is not the case in Mauritania where patterns of migration and permanent settlement respond to processes which are more complex and subtler than the sweeping changes imagined by a decline in rainfall. Even the options for regional development reveal a diversity of situations leading to regional specialisations. In the same context, an ancient form of spatial organisation in the Sahelian - Saharan area has reappeared : local complementarity within a society based more on exchange than on production.

Résumé

La sécheresse est une "explication" et une justification bien commodes des mutations territoriales. Encore faut-il être sûr que les sociétés l'enregistrent mécaniquement. Ce n'est pas le cas en Mauritanie où les mouvements migratoires comme la sédentarisation obéissent à des schémas sociaux et spatiaux beaucoup plus subtils que le grand balayage zonal évoqué par la descente des isohyètes. Même les options régionales pour l'aménagement du territoire enregistrent une diversité de situations conduisant à des spécialisations régionales. Dans le même mouvement, nous voyons renaître une forme ancienne de l'organisation de l'espace sahélo-saharien : la complémentarité locale par une société fondée sur la circulation plus que sur la production.

Citer ce document / Cite this document :

Retaillé Denis. Sécheresse, migration, aménagement du territoire en Mauritanie / *Drought, migration and regional development in Mauritania*. In: Revue de géographie de Lyon, vol. 70, n°3-4, 1995. Sahel, la grande secheresse. pp. 233-238;

doi : <https://doi.org/10.3406/geoca.1995.4217>

https://www.persee.fr/doc/geoca_0035-113x_1995_num_70_3_4217

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Denis RETAILLE

LEDRA

Université de Rouen

Sécheresse, migration, aménagement du territoire en Mauritanie

RESUME :

La sécheresse est une "explication" et une justification bien commodes des mutations territoriales. Encore faut-il être sûr que les sociétés s'enregistrent mécaniquement. Ce n'est pas le cas en Mauritanie où les mouvements migratoires comme la sédentarisation obéissent à des schémas sociaux et spatiaux beaucoup plus subtils que le grand balayage zonal évoqué par la descente des isohyètes. Même les options régionales pour l'aménagement du territoire enregistrent une diversité de situations conduisant à des spécialisations régionales. Dans le même mouvement, nous voyons renaître une forme ancienne de l'organisation de l'espace sahélo-saharien : la complémentarité locale par une société fondée sur la circulation plus que sur la production.

MOTS-CLES :

Mauritanie, migration, sédentarisation, aménagement du territoire.

ABSTRACT :

The drought offers a convenient "explanation" and justification for regional change. However, it is still necessary to be sure that this is automatically accepted by societies. This is not the case in Mauritania where patterns of migration and permanent settlement respond to processes which are more complex and subtler than the sweeping changes imagined by a decline in rainfall. Even the options for regional development reveal a diversity of situations leading to regional specialisations. In the same context, an ancient form of spatial organisation in the Sahelian - Saharan area has reappeared : local complementarity within a society based more on exchange than on production.

KEY WORDS :

Mauritania, migration, permanent settlement, regional development.

Aucun auteur ne semble jamais douter de la relation qui s'établit entre la péjoration climatique et la sédentarisation de la population dans les régions arides et semi-arides. En économie primaire pourtant, la fixation de l'habitat est contradictoire avec la raréfaction des ressources. La migration s'impose comme un troisième terme qui rétablit, semble-t-il, le lien logique. La démonstration n'est cependant pas encore satisfaisante. L'incommensurabilité des phénomènes pose de délicates questions que l'unité de lieu ne peut résoudre seule. Ce n'est pas parce qu'une "région" connaît la sécheresse, aggravation du degré d'aridité, que la population qui y réside enregistre mécaniquement les conséquences géographiques, même en étant atteinte dans ses ressources. Et si l'habitude a été prise, dans certains secteurs de la discipline, de lier simplement le nombre et la localisation des hommes à la qualité climatique¹, des dimensions intermédiaires doivent être relevées entre les phénomènes physiques et les phénomènes humains, qui évitent d'embrouiller les échelles de temps et d'espace. Ainsi, par exemple, il n'existe pas de sociétés zonales pour des raisons de dimension mais aussi du fait de mesures différentes des réalités climatiques et sociales. Si la dimension "société" et la dimension "zone" étaient parfaitement ajustées, si la définition ne tenait que dans la délimitation, alors pourrions-nous envisager une solidarité mécanique. Mais ce n'est pas le cas. Il est donc nécessaire d'observer la "trajection", selon la formule d'A. Berque², qui fonde la rencontre de l'aridité et du nomadisme, par exemple, en un "milieu". Cela déborde le cadre d'un article réduit. Nous nous contenterons d'avancer quelques mesures des phénomènes complexes et d'observer comment la structuration socio-spatiale ne s'inscrit pas dans les mêmes dispositions géographiques que les faits climatiques. La sécheresse est un phénomène temporel, comme le rappelle justement M. Mainguet (1995) dans l'introduction de son récent ouvrage, l'aridité est un phénomène spatial³. A la mutation temporelle peut succéder une adaptation spatiale mais aussi une adaptation sociale. La perception de l'aridité peut aussi s'en trouver transformée et avec elle la capacité à traiter la sécheresse.

Quelques pistes de réflexion sont parcourues ici, sur la base de l'Atlas de Mauritanie⁴ et d'enquêtes complémentaires en Trarza et Assaba⁵. Elles ne portent que sur le dispositif géographique des migrations mais permettent déjà de déceler les failles qui oblitèrent les raisonnements habituels et d'avancer prudemment dans la

démonstration toujours trop mécanique d'un bouleversement social dont la cause serait physique donc "indépendante" ou externe.

"LE DEMENAGEMENT DU TERRITOIRE"⁶

La Mauritanie a connu de profonds bouleversements depuis la décolonisation. Il faut dire que le pays matériel n'avait pas été très touché par l'exploitation coloniale : pas de route, pas de ville capitale, pas d'exportation... Avec l'indépendance, les chantiers se sont ouverts. Et brutalement, la société encore largement nomade s'est trouvée installée dans des cadres d'essence sédentaire : un état territorial et "national". Moins de dix ans après, débute un épisode climatique sec, juste au moment où les stratégies spatiales de mobilité sont abandonnées. De grands bouleversements résultent de cette concomitance.

Les mouvements globaux de la population

L'utilisation des statistiques nationales de la population est à la fois simple et extrêmement délicate. Simple car les agrégats sont ainsi constitués qu'aucune interprétation ne souffre d'hésitation. Un établissement humain est "sédentaire" lorsqu'une construction au moins est "en dur", c'est le plus souvent une mosquée ; est considérée comme sédentaire toute personne résidant au moins six mois dans un tel lieu. Mais, on le sait bien, les pratiques de recensement étendent cette qualité à tous les membres du déclarant, le chef de famille. Et l'on verra plus loin l'importance que cela peut prendre dans la population encore "nomade". Quoi qu'il en soit, les valeurs générales sont claires :

Année	Nomades	Sédentaires ruraux	Citadins
1977	444 020	590 991	303 919
1988	220 658	874 312	730 989

La structure résidentielle de la population mauritanienne est bouleversée par deux tendances de fond : la sédentarisation et l'urbanisation. Les nomades qui constituaient un tiers de la population en 1977 n'en représentent plus que 12% ; les citadins doublent leur poids démographique passant de 23 à 40% de la population totale⁷. Cette mutation qui accompagne une très forte croissance d'environ 3% par an, résulte d'une migration massive que l'on peut généraliser en exode rural. Mais quel dispositif géographique ces déplacements donnent-ils à voir ? En nous en tenant à la période intercensitaire 1977-1988 entièrement observée, l'immigration concerne les régions

urbaines, Nouakchott, Nouadhibou, Tiris Zemmour (mines) alors que les régions centrales sahariennes sont les plus touchées par l'émigration : Inchiri, Adrar, Tagant qui perdent plus de 20% de leur population dans un contexte de forte croissance naturelle. En fait toutes les régions "intérieures" connaissent un solde migratoire négatif, hormis le Guidimaka à la pointe sud du pays (fig. 1).

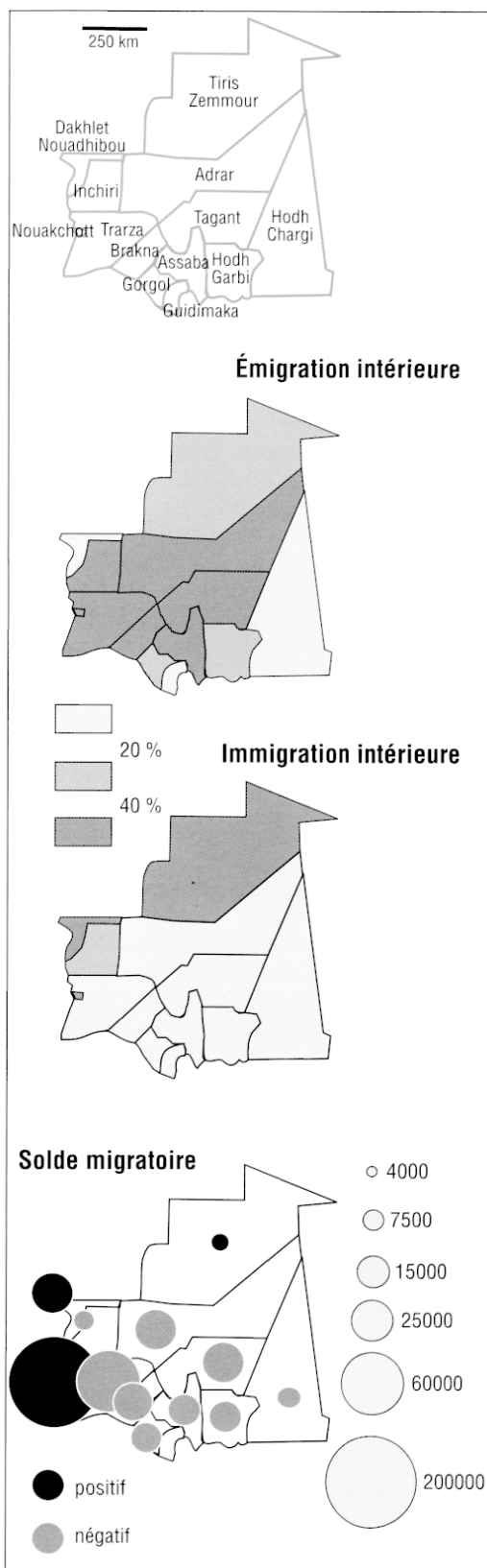
Nous ne pouvons cependant pas nous contenter de ces généralités. Un travail systématique sur la base de matrices migratoires a permis la cartographie en série de la structure spatiale des mouvements. Quelques exemples permettent d'en identifier les principaux types (fig. 2).

1. Nouakchott et Nouadhibou reçoivent leurs migrants de toute la Mauritanie. En effaçant l'effet de poids démographique des régions de départ, on voit s'égaliser le "coefficient de préférence"⁸. Toutes les populations sont attirées par la ville, quelle que soit la distance.

2. L'Adrar, déficitaire, reçoit aussi des immigrants : c'est une région centrale et historique avec laquelle toute la Mauritanie est plus ou moins en contact. Mais des contrastes distinguent les positions. Le Tiris Zemmour à la fois proche et récepteur de nombreux Adrarois est aussi base de retour. A l'inverse, le Trarza et l'Assaba qui sont éloignés et faiblement attractifs pour les Adrarois envoient relativement moins de migrants vers le vieux pays maure. Le Tagant, également centre historique par son émirat, est un peu dans le même cas que l'Adrar, tout comme le Trarza. Pour ce dernier, la présence enclavée de Nouakchott tord le modèle.

3. La situation géographique territorialement la plus intéressante est celle que représente le Guidimaka. Les migrants qui y convergent proviennent essentiellement des régions exactement limitrophes. L'effet de proximité et de bordure semble primordial en l'absence d'une véritable ville régionale. L'Assaba, le Brakna, le Gorgol, les Hodh, les régions du sud, relèvent du même schéma. Toutes reçoivent, en outre, des retours depuis les régions urbaines.

Trois phénomènes ont donc été distingués à ce niveau d'analyse : attraction urbaine des villes supérieures, filières migratoires avec retour possible organisées autour des vieilles régions historiques, effet de proximité et de bordure. Le dispositif migratoire, on le voit, n'est pas constitué d'une pièce. Le refuge au sud devant une avancée inexorable des sables du désert ne se vérifie pas si facilement. Un nouveau changement d'échelle permettant de toucher les stratégies familiales et locales, précise des mécanismes plus complexes.



1 - M. Sorre, *Les fondements de la géographie humaine*, t. III, Colin, p. 442, 1934.

2 - A. Berque, *Médiance*, Reclus, 1990.

3 - M. Mainguet, *L'Homme et la sécheresse*, Masson, 1995.

4 - Ledra Rouen, Lerg Nouakchott, Mauritanie, *Atlas de la population et des migrations*, les deux équipes placées sous la direction de J.-Cl. Arnaud pour la France et Mohamed Salem O. Merzoug pour la Mauritanie.

5 - Denis Retailié, avec Ely o. Mohamed Mahmoud, 1992-1993-1994.

6 - Une formule bien connue de M. Le Lannou dans un autre contexte.

7 - Dans les tableaux officiels, la population de la capitale établie à 387 802 habitants en 1988 est très largement sous-estimée.

8 - Calcul d'après la formule proposée par P. Merlin, voir par exemple *Géographie de l'aménagement*, PUF, 1988, p. 74-76.

Figure 1 : Migrations régionales 1977-1988

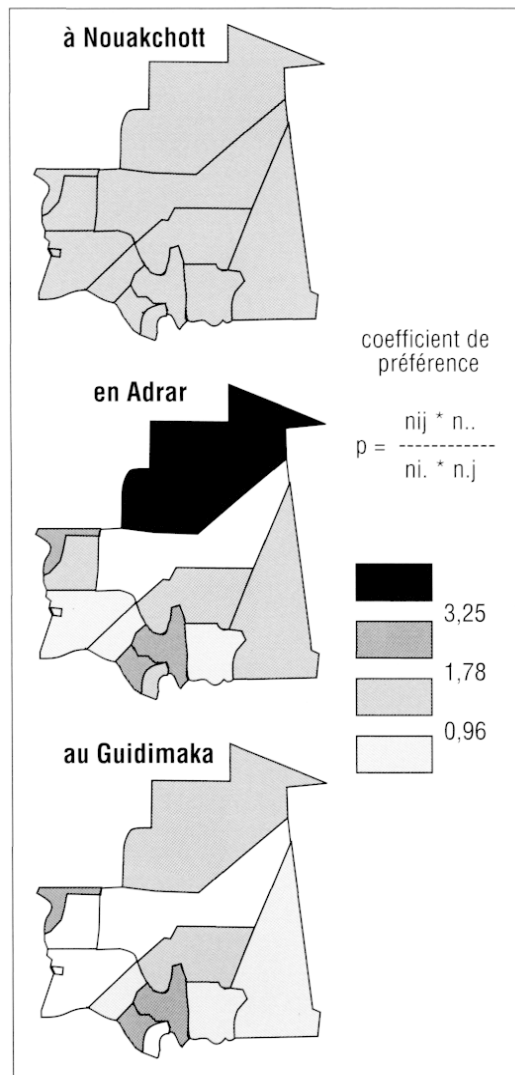
Les mouvements locaux

Nous laisserons ici les problèmes assez spécifiques de l'urbanisation pour analyser plus précisément les transformations territoriales, là où l'enregistrement de la sécheresse devrait se faire

9 - Enquêtes D. Retailé, Ely o. Mohamed Mahmoud, novembre 1994.

10 J.-F. Staszak, *Le goudron dans la brousse*. Editions du département de Géographie de Paris IV, 1988.

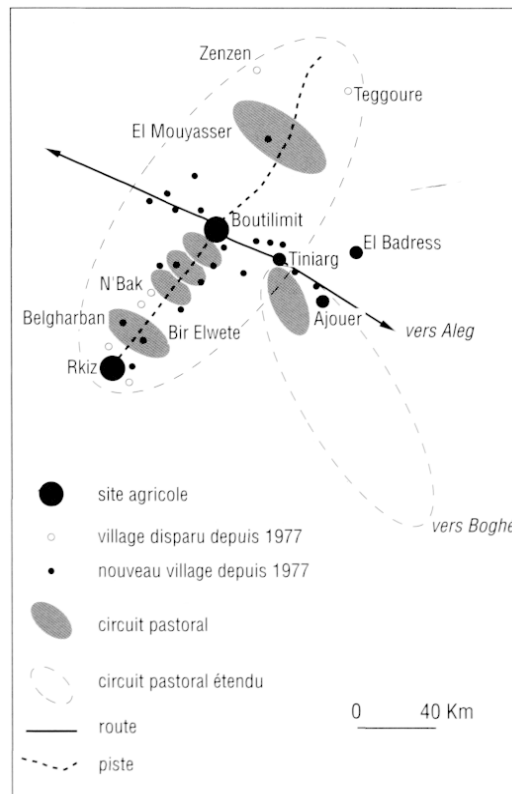
Figure 2 : Origine des migrants. Le coefficient de préférence élimine les effets de taille et ramène le nombre des migrants de chaque région à sa participation générale aux mouvements migratoires interrégionaux. Il indique ainsi vers quelles régions se dirigent préférentiellement les migrants selon les régions de départ et vers chacune des destinations sélectionnées



le plus directement sentir, dans l'espace rural (60% de la population). Une observation fine des mutations géographiques a été réalisée dans le Trarza et dans l'Assaba. Un modèle d'évolution a été établi le long d'un transect El Mouyasser - Boutilimit - Rkiz⁹, orthogonal à la "route de l'espoir" dont on sait depuis longtemps qu'elle est une ligne de fixation de la population¹⁰. Des vérifications partielles sont ensuite tentées dans le sud-ouest du Trarza et au centre de l'Assaba. Les illustrations sont des extraits de la carte des villages, tirés de l'Atlas de Mauritanie en cours de réalisation à Rouen (fig. 3, 4, 5).

Autour de Boutilimit, la "route de l'espoir" attire incontestablement les nouvelles créations. Mais il ne faut pas se méprendre. Il s'agit souvent de campements durcis qui s'inscrivent dans des territoires locaux conservant une bonne part de leur fonctionnalité, ainsi, par exemple, Tiniarg. Une coopérative agricole y est implantée (pastèques et haricots), une école et une centaine de maisons en dur (toutes doublées d'une tente). Le pastoralisme est pourtant toujours l'activité dominante, celle qui structure la société locale et fixe les relations sociales et spatiales. Les troupeaux familiaux circulent sur une trentaine de kilomètres, entre Bir-el-Ben et Ajouer, chacun restant sur son pâturage; les grands troupeaux, quant à eux, dépassent ces limites pour hiverner au sud-est d'Aleg, là où des forages profonds sont accessibles à la tribu (les El Hajej de Tiniarg appartiennent à un groupe qui est surtout présent entre Aleg et Boghé).

Figure 3 : Autour de Boutilimit (situation simplifiée)



Le long de la piste grossièrement méridienne qui croise la route à Boutilimit, l'évolution des établissements est plus problématique. Du nord au sud, des villages se créent ou disparaissent, sans que l'on puisse donner à cet ordre zonal une valeur d'explication. C'est le plus au nord, sur le front désertique, qu'est apparu le gros village d'El Mouyassar autour d'une confrérie qui a pris en main la gestion de jardins. Zenzen et Teggoure, les voisins, ont quant à eux disparu au cours des dix dernières années. Concentration de la population en un seul site plus favorisé? Nullement. Zenzen et Teggoure se sont transportés à Boutilimit dans deux quartiers portant les mêmes noms, à la sortie nord de la ville. Il n'est pas possible d'invoquer pour El Mouyassar le regroupement de populations victimes de la désertification : le village est lui-même installé au milieu de dunes difficilement franchissables et ses habitants sont de provenances très variées. C'est le tombeau du saint qui est le facteur de localisation d'individus se regroupant ici sous la protection d'un groupe religieux, les Tagnit, et évitant

probablement des déplacements beaucoup plus importants que leurs "maîtres" auraient pu leur imposer.

Au sud de Boutilimit, au contraire, le gros village de N'Bak a été déserté par ses habitants partis cultiver à Rkiz. Pourtant, le large creux interdunaire qu'il occupait est encore vert. Des pâturages subsistent qui sont d'ailleurs utilisés par les pasteurs restés dans les campements voisins. Qui sont les pasteurs? Qui sont les agriculteurs? Ils appartiennent pour la plupart à de très vastes tribus : Tagnit, Tadjakant, Idabllassan. Sont restés éleveurs et "nomades" les hommes libres, même si le chef de famille ne bouge plus. Les tributaires ou les affranchis ont quant à eux transformé les fonds humides en terre agricole, comme à N'Bak, depuis les années cinquante et soixante. Mais la concurrence des activités et l'opportunité de la spécialisation des lieux, a conduit les "maîtres" à opérer quelques choix géographiques. Les habitants "agriculteurs" de N'Bak sont partis à Rkiz cultiver pour leurs maîtres qui sont, là-bas aussi, propriétaires des champs de décrue disposés autour du lac (métayage à 50%). Et comme N'Bak, d'autres sites agricoles sont appelés à disparaître dans le même mouvement : Belgharban et Bir Elwete par exemple. La sécheresse n'y est pour rien quand l'aménagement du lac de Rkiz et le contrôle des nouvelles terres agricoles sont les enjeux dominants dans un fuseau de circulation nomade beaucoup plus étendu et complexe. Il faut en outre compenser le déclin des activités commerciales (gomme), prospères avant la construction de la "route de l'espoir", qui ont également périclité le long de la piste. Les spécialisations locales dans l'élevage ou l'agriculture accompagnent donc une stratégie territoriale très diversifiée et évolutive. En effet, la "sédentarisation" est antérieure à la période de sécheresse (années cinquante). C'est depuis la fin des années soixante-dix, et surtout depuis la construction de la route, qu'une redistribution des activités s'est produite, se manifestant par un regain général du pastoralisme (avec des circulations raccourcies) et une concentration des activités agricoles là où des aménagements ont été réalisés. S'y ajoutent les installations en ville, soit le long de la route, soit à Nouakchott.

La vérification de ces schémas territoriaux est possible par l'observation de la repastoralisation qui touche le cœur du Trarza (fig. 4). De très nombreux villages y ont disparu entre 1977 et 1988, le mouvement s'étant poursuivi jusqu'à nos jours. Les populations rurales se sont concentrées le long des routes et pistes qui enserrrent l'erg, laissant aux parcours les champs de dunes (mis-

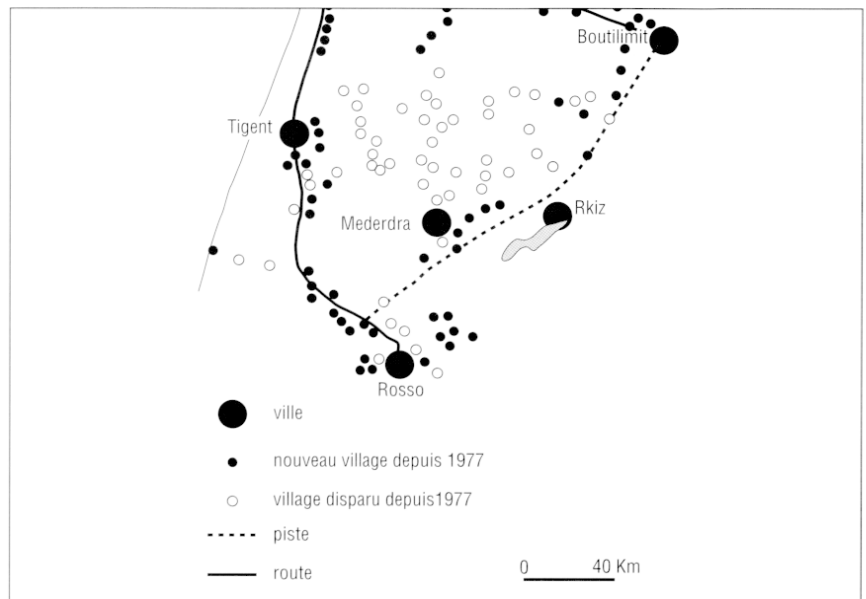


Figure 4 : Les établissements humains du sud-ouest du Trarza (d'après J.-C. Arnaud, extrait simplifié)

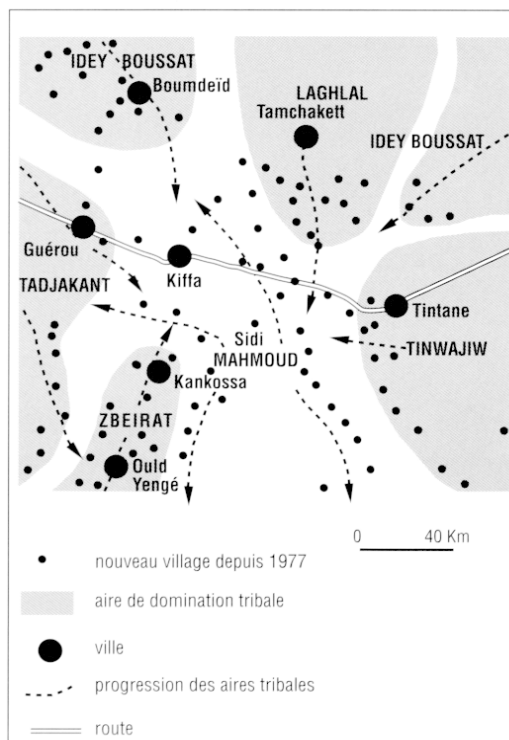


Figure 5 : Sédentarisation-migration en Assaba (d'après D. Retailié, extrait simplifié)

sions D. Retailié, 1991 ; J.-Cl. Arnaud, 1993). En Assaba, le processus de sélection est différent (fig. 5). Des villages, parfois importants, ont disparu au sud de la plaine de Kiffa, dans un rayon de 30 à 40 kilomètres autour de la ville. Mais au-delà, au nord comme au sud les nouveaux établissements sont très nombreux depuis le début des années 1980. Ils sont situés aux marges des aires tribales convergentes Ce sont de véritables fronts pionniers dont on observe aussi le fonctionnement

11 - Sur l'urbanisation et les tribus nomades à Kiffa, travail en cours de Ely o. Mohamed Mahmoud, these Rouen.

12 - Ware Brane, these en cours, Rouen.

13 - Sur la conception du territoire, these en cours d'Alain Antil, Rouen

14 - voir la contribution de Z. Nouaceur.

15 - Basses terrasses inondables portant aussi bien les cultures de décrue que les pâturages.

dans l'investissement de la ville (mission D. Retailié, 1992-1993)¹¹. Un nouveau marquage territorial est en cours, qui ne se calque sur aucune ligne climatique.

Les grandes tribus "nomades" qui contrôlent les mutations, resserrent visiblement les liens sociaux les plus "traditionnels" à l'occasion de ces redistributions, alors qu'un véritable mouvement politique est en marche, on le sait, à l'échelle du pays. Les élections locales sont les plus disputées, celles qui décident, en définitive, du vrai pouvoir sur les hommes. La sécheresse est-elle explicative de cet ordre de phénomène? Ce n'est plus si simple. La redistribution du territoire est en cours en Mauritanie, à toutes les échelles et sous différentes formes (nous ne tenons pas compte ici des bordures du fleuve qui posent des problèmes, fonciers et politiques, beaucoup plus délicats encore, et qui ne pourront être intégrés dans la démonstration qu'après de nouveaux travaux¹²). La sécheresse en est-elle le déclencheur ou l'alibi? Plus simplement, la transformation de la perception de l'aridité liée à l'épisode climatique des années soixante-dix et quatre-vingt n'est-elle pas un élément de la mutation du territoire qui accompagne le mouvement d'indépendance et de développement économique. En un mot, une "rationalisation" territoriale est probablement en cours?¹³ Il faut, pour en juger, examiner la contrainte aggravée de sécheresse, dans sa géographie¹⁴, puis l'aménagement du territoire qui résulte des options successives de développement.

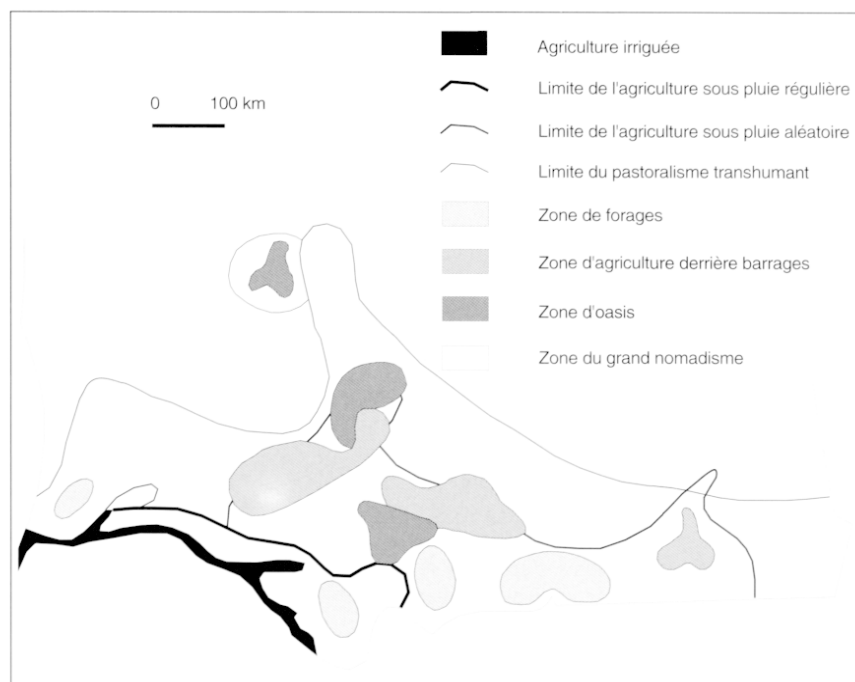
LES OPTIONS TERRITORIALES

A la fin de la période coloniale et plus encore avec l'indépendance, un premier grand bouleversement touche le territoire bien qu'il n'ait pas été enregistré par la "statistique" : c'est déjà la sédentarisation-urbanisation. L'installation d'une administration "nationale", la création d'une ville-capitale et la mise en exploitation des mines en sont les bases, tout comme elles sont les principaux thèmes de la politique de développement. La crise agricole qui s'ensuit par défaut d'investissements accompagnant la croissance démographique, encore aggravée par l'épisode sec des années soixante-dix, pousse à la réorientation politique dans tous les secteurs. Les grands programmes hydro-agricoles de la vallée sont lancés pour l'auto-suffisance alimentaire. Mais la croissance urbaine et l'abandon du territoire que l'on croit enregistrer, introduisent un déséquilibre coûteux. Les investissements ont été trop concentrés au sud et le long de la "route de l'espoir" qui a moins uni qu'aspiré les populations. Cela contribue à transformer, une nouvelle fois, les conceptions d'aménagement et de développement. C'est l'heure des barrages et forages dispersés dans l'intérieur, destinés à maintenir les hommes dans leur région d'origine, autour d'activités aidées et accompagnées. Une carte des modes d'occupation de l'espace rural, simplifiant la planche d'atlas établie à Rouen, permet d'isoler les principales formules régionales (fig. 6).

Prenons au plus simple, une base de régionalisation fondée sur les différentes formes d'élevage. Transhumance, pastoralisme et grand nomadisme (nous désignons par là l'élevage des animaux de transport), dessinent une spécialisation zonale toujours visible bien qu'irrégulière par la très forte extension de la "zone" pastorale vers le nord. Au sud, transhumance et agriculture sous pluie se recouvrent mais dans des formes spatiales très différentes. L'élevage se pratique sur les surfaces continues des *Aftout*, tandis que les cultures ne sont possibles que dans des niches locales distantes les unes des autres et aux surfaces irrégulières selon la pluviométrie. C'est au sud qu'ont été concentrés les aménagements agricoles, alignés dans la vallée du fleuve Sénégal et ses affluents, Rkiz, Gorgol. Pour l'élevage, des forages profonds ont été creusés en trois groupes régionaux : Trarza, Gorgol, Hodh. Utilisables toute l'année, ils rendent moins nécessaire la "descente" vers le fleuve dont le *walo*¹⁵ est désormais pratiquement fermé par les aménagements rizicoles. Une différenciation interne apparaît donc du fait de l'hyper-spécialisation régionale de la vallée.

Dans les massifs intérieurs et en position de piémont, deux formes d'utilisation de l'espace agricole se succèdent dans la complémentarité avec

Figure 6 : Les modes d'occupation de l'espace



l'élevage. Les oasis d'abord, sont surtout présentes en Adrar et au Tagant, secondairement en Assaba et dans l'Aouker. Elles sont liées à l'espace nomade : c'est une vieille histoire¹⁶. Des villes jalonnent les pistes, à la fois centres de culture et points d'appui des territoires de circulation. Mais, en même temps que périssent les axes trans-sahariens, les oasis entrent en crise à moins qu'une route moderne ou une nouvelle fonction urbaine (administrative par exemple) entretiennent l'activité¹⁷. Ainsi, en Adrar, où les palmeraies se sont bien maintenues. La ville, la route et la centralité historique dans le nouvel état conservent à la région un minimum de dynamisme. Les oasis bénéficient en outre d'un attrait "touristique" saisonnier avec la *guetna*, la cure de dattes, que la "bourgeoisie" mauritanienne, souvent originaire de ce pôle historique, a institué comme rite de villégiature pour néo-citadins fortunés. Certaines sont des lieux fabuleux comme Tirjit.

Les centres de culture de l'Assaba plus nombreux et plus petits (sauf Guérou), plus récents aussi (ils datent de la présence française), se maintiennent bien également le long de la "route de l'espoir" ou de l'oued Karakoro, un passage très parcouru. On ne peut pas d'abord parler d'oasis : ce ne sont que des projets de fixation de la population et de production irriguée des années cinquante. Maintenant, la croissance urbaine donne aux deux préfectures, Guérou et Kankossa, un avantage et une promotion qui transforment les palmeraies en oasis complexes avec d'importantes cultures de jardin. Kamour, le long de la route s'est aussi développé récemment. C'est une étape de la circulation méridionale des grandes tribus de l'Adrar qui y laissent les femmes avant de poursuivre vers le Mali. Ce sont là d'autres caractères d'oasis.

On ne retrouve pas ce dynamisme au Tagant, moins accessible. Là, le déclin des palmeraies a été compensé par la construction de très nombreux barrages qui permettent la culture de décrue sur de grandes surfaces parfois (jusqu'à 450 ha de terres inondées donc cultivables derrière un barrage). L'ensemble d'Achram est exemplaire au sud du massif, bien connu parce que traversé par la "route de l'espoir". A l'intérieur du Massif, Teghment et Tafama, à mi-chemin de Tidjikja, le dépassent. Dans ces lieux, le système de production est nettement transformé. Les cultures de décrue derrière barrage sont le fait d'anciens éleveurs de basse condition, configuration que l'on retrouve sur le versant sud-est du Tagant (autour de Boumdeït) et dans l'Aouker (Tamchakett), en bordure nord de la plaine de Kiffa. Autour de ces cuvettes de barrage la sédentarisation est effective car elle s'accompagne d'un changement dans l'activité dominante

des familles. Et, lorsque l'élevage subsiste, il ne porte plus que sur des petits animaux non transhumants. On a déjà vu, plus haut, comment se spécialisaient les lieux sur la base de la hiérarchie sociale entre Boutilimit et Rkiz. Il est probable qu'un processus assez semblable soit en cours un peu partout dans le pays, là où des opérations agricoles fixent des "vocations" à la fois géographiques et sociales. Cela revient à dire que le développement régional de l'agriculture "libère" des zones "intercalaires" consacrées à l'élevage extensif. C'est un très vieux schéma sahélien opératoire à toutes les échelles.

Ces ensembles géographiques qui sont présentés ici de manière très simplifiée pourraient être précisés. On peut compléter le tableau en mentionnant les Hodh, la grande région pastorale qui dispose aussi de quelques barrages entre Nema et Amourj et au sud-ouest de Timbedra. Le Gorgol quant à lui, très pastoral également, a connu, avec Foug Gleïta, la première et plus prestigieuse opération d'irrigation de l'intérieur (2 000 à 3 600 ha)¹⁸. Et c'est surtout au Gorgol et dans les Hodh, on le devine, que sont localisés les plus nombreux sites potentiels en réserve d'aménagement agricole. Des choix subsistent encore, dont on comprend qu'ils sont en même temps techniques, économiques et sociaux¹⁹. Ce sont aussi des choix géographiques.

A ce point de l'analyse, comme elle est possible à partir des faits enregistrés pour la réalisation de l'atlas de Mauritanie, il semble que la "réponse à la sécheresse" soit tout simplement un retour à une organisation sahélienne de l'espace²⁰. Mais il ne s'agit pas tant d'une adaptation à des valeurs climatiques que du dessin d'un territoire conforme à l'organisation d'une société dominée par la "solidarité" tribale et dans laquelle se rejoignent des pasteurs et des agriculteurs. L'unité est assurée par une circulation rétablie après une période de fermeture des régions sur leur vocation. C'est aussi un retour en force de la structuration de l'espace par la société dite traditionnelle dont on voit bien qu'elle est capable de produire sa propre modernité territoriale, qu'il faut observer indépendamment de tout jugement moral ou politique. Bien sûr, le système spatial ne s'arrête pas là, et ces conclusions sont partielles. La ville et le monde ont changé l'organisation sociétale jusqu'à la conception du territoire. Et la "sécheresse" est devenue un coût, d'autant plus lourd que le territoire a pris la qualité de ressource après avoir été, "traditionnellement", un espace de circulation. Mais c'est dans le cadre "tribal" que se gère cette ambivalence beaucoup mieux que dans la dimension étatique encore trop vaste.

16 - D. Retailié, Le concept nomade de la ville, *Urbama* n° 20, "Le nomade, l'oasis et la ville", Tours, 1989. Spécialement consacré à l'Adrar mauritanien : P. Bonte.

17 - D. Retailié, Etudes sahariennes, *Cahiers Géographiques de Rouen*, 1986, p. 1-60.

18 - Contrairement à la technique utilisée le plus habituellement du barrage en terre et de la culture en cuvette après retrait de l'eau. Dix ans après sa mise en eau, Foug Gleïta ne semble pas avoir retenu... les agriculteurs. Lors d'un passage en novembre-décembre 1993, seuls quelques champs épars étaient entretenus.

19 - D. Retailié, *Crise au Sahel et choix des lieux pour le développement*, Conclusion du Colloque du même nom, LEDRA Rouen, LERG Nouakchott, Nouakchott, février 1989.

20 - Un exemple de ces types d'évolution dans D. Retailié, Représentation et enjeux de l'espace au Sahel, Vol. 3, "Transformations", multigraphié, Rouen, 1993.